

nante aurait place dans son testament.

Léontine, qui s'était habituée aisément à l'absence de sa sœur, atteignit sa seizième année. Le haut rang de son père, la faveur dont il jouissait auprès du monarque, et l'immense fortune qu'il accumulait chaque jour, ne tardèrent pas à attirer à la jeune personne des partis nombreux. Comme elle se trouvait débarrassée, par l'éloignement de Lilia, d'une comparaison qui ne lui eût été que très-défavorable, elle fut recherchée par un militaire d'un grade supérieur qui avait servi sous les ordres de son père; enfin le mariage fut arrêté. Madame de Coulanges crut que, dans une semblable circonstance, elle ne pouvait s'empêcher de faire sortir Lilia de sa pension de Pontoise, par où cette dernière faisait parvenir ses lettres à sa mère. D'après l'aveu du général, qui ne craignait plus de nuire à sa fille dont

le sort était décidé, le bon Germain eut ordre d'aller chercher Lilia et de l'amener à l'hôtel, mais la veille du mariage seulement, pour repartir le surlendemain : telle était la volonté de M. de Coulanges. Le fidèle valet-de-chambre courut aussitôt à Soisy porter cette nouvelle à la *petite Gouvernante*, qui, après avoir demandé trois jours à son maître, pour assister, disait-elle, au mariage de sa sœur, se rendit à Paris le soir, ainsi qu'il avait été ordonné. Elle revit sa mère et Léontine, à qui elle prodigua mille caresses, et son beau-père le général. Celui-ci remarqua, avec une secrète satisfaction, que le teint de Lilia n'était plus aussi éclatant de blancheur, et que même elle avait perdu, loin du grand monde, quelque chose de cette grâce ravissante et de cette aisance qui la faisaient tant remarquer avant son départ.

Le lendemain fut célébré le mariage de Léontine ; tout ce qu'il y avait de plus élevé, de plus respectable parmi les officiers-généraux, se trouvait à cette superbe et nombreuse réunion. La mariée, quoique petite et assez laide, était surchargée de tant d'ornemens, et couverte de diamans si beaux et si artistement arrangés, que d'abord tous les yeux se portèrent sur elle ; mais, dès que Lilia parut, les regards se tournèrent de son côté, et s'y attachèrent. La simplicité de sa toilette ne faisait qu'ajouter encore à l'éclat de ses charmes. On ne vit plus qu'elle ; on ne s'occupait plus que d'elle. « Je ne savais pas, lui dit le marié en l'abordant avec surprise et émotion, que j'aurais l'avantage d'avoir une sœur aussi belle. — Si vous faites le bonheur de Léontine, répondit modestement Lilia, croyez qu'il me sera doux, Monsieur, de vous

appeler mon frère. — Mais pourquoi donc, étant l'ainée, dit étourdiment un jeune officier de dragons, et surtout aussi belle, mademoiselle votre sœur se marie-t-elle avant vous ? — C'est qu'on cherche toujours pour sa femme celle qui réunit le plus de qualités, » répondit encore Lilia. Prenant alors une main de la mariée, et la pressant sur son cœur, elle ajouta : « Ma sœur me connaît assez pour savoir que je n'en suis pas jalouse. »

Pendant toute la fête on ne fit qu'admirer Lilia, que l'entourer d'hommages. Des couplets, qu'on lui fit chanter aux nouveaux époux, prouvèrent qu'elle joignait à la voix la plus brillante une sensibilité profonde : dans la danse qui suivit le banquet, elle ravit par sa grace, sa candeur et sa légèreté. C'était à qui, de tous les braves dont elle était environnée, serait son cheva-

lier. Madame de Coulanges recevait, sur sa fille ainée, les plus douces félicitations; et plusieurs officiers, frères d'armes du général, le sollicitèrent de leur faire obtenir la main de sa belle-fille : mais la modeste et prudente Lilia s'aperçut aisément, au milieu de tant de succès, qu'ils excitaient l'envie de Léontine. Sous la couronne de l'hymen et les pierreries de toute espèce dont elle était ornée, elle était loin de produire le même effet que sa sœur, sous la parure la plus simple. Aussi, dès le lendemain matin, le général, à qui sa fille avait fait part de sa souffrance, obtint de son épouse que Lilia retournerait à sa pension de Pontoise : « Je crains, disait-il, que cette jeune personne, qui ne peut prétendre à un établissement semblable à celui de Léontine, ne prenne, dans les fêtes qui doivent suivre ce mariage, des idées de

grandeur et des goûts d'ostentation qui ne pourraient que lui nuire et faire son malheur..... » La trop confiante madame de Coulanges se rendit à ces raisons, sans la moindre observation; et Germain, sous prétexte de reconduire la pauvre orpheline à Pontoise, l'accompagna à Soisy, où, sous le nom et les simples habits de la *petite Gouvernante*, elle reprit auprès de son grand-père, ses occupations chéries, qui lui offraient plus de bonheur que la pompe et tout l'éclat du riche hôtel de son beau-père.

« Eh bien ! Javotte, lui dit M. d'Horricourt, t'es-tu bien amusée aux noces de ta sœur ? — Ma fine, Monsieur, queuq' plaisir qu' j'y ayons pu prendre, je m' trouvons encore mieux avec vous. — Si j'avais voulu, reprit le vieillard, j'aurais assisté de même à un mariage qui s'est fait hier dans ma fa-

mille. Une de mes petites-filles a épousé un colonel de chasseurs, et l'on m'a fait instance sur instance; mais la conduite du général envers moi, la coupable faiblesse de ma fille, son indifférence pour son père, son injustice révoltante pour ma chère Lilia qu'ils m'ont refusée, qu'ils ont bannie de leur présence, tout met une barrière éternelle entre nous; je ne les reverrai jamais..... non jamais.»

La *petite Gouvernante* employa de nouveau tout l'empire que ses soins touchans et sa gentillesse lui donnaient sur l'esprit du vicillard irascible, pour le calmer, et surtout pour dissiper ses préventions contre sa fille. Peu à peu elle détruisit dans l'âme de son aïeul une partie de son aversion pour le général de Coulanges, et profita d'une occasion favorable que le hasard lui présenta, pour tenter une entrevue

qu'elle projetait depuis long-temps, et dont le résultat, en comblant le plus cher de ses vœux, devait l'indemniser de tout ce qu'elle avait souffert.

Elle apprit, par Germain, que les nouveaux mariés devaient aller, avec leurs familles respectives, à un retour de noces que leur donnait un parent du général, au château de Morsan, près Corbeil, et qu'ils devaient s'y rendre tel jour et à telle heure, par le grand chemin qui borde la Seine et se trouve au bas du beau parc de Petit-Bourg, lequel est en face du village de Soisy. Lilia, qui regarda cet événement comme un coup du ciel, ne négligea rien pour en profiter. Elle sollicita donc M. d'Horcourt, qui depuis quelques mois ne s'était pas senti de sa goutte, de venir se promener dans ce même parc de Petit-Bourg, si justement renommé; il ne fallait pour cela

que traverser la Seine qui coule au bas du village. Javotte mit tant d'empressement à l'exécution de ce projet ; elle promit à son vieux maître de le conduire si doucement, de le faire asseoir avec tant de précaution et si souvent, en un mot d'avoir si grand soin de lui, que M. d'Horcourt ne put résister aux instances de la *petite Gouvernante*.

Le jour convenu, s'étant paré de ses plus riches habits, et ayant arrangé lui-même les beaux cheveux blancs qui couronnaient sa tête vénérable, il prit le bras de Javotte, qui égaya la promenade par tant de folies et de naïvetés, que ce digne vieillard ne put s'empêcher d'avouer que depuis longtemps il n'avait été aussi heureux, et ne s'était aussi bien porté.

Arrivés sur les bords de la Seine, ils la passèrent en bateau, firent leur entrée dans le parc de Petit-Bourg, dont

le garde leur ouvrit la grille, et visitèrent les principaux sites de ce lieu ravissant. Lilia, qui s'était fait informer à peu près de l'heure à laquelle passerait le général de Coulanges et sa brillante escorte, s'arrangea de manière à revenir avec son aïeul sur le grand chemin au moment favorable. En effet, à peine M. d'Horcourt sortait-il du parc de Petit-Bourg, qu'il aperçut sur la grande route un gros nuage de poussière, et bientôt après il entendit le bruit de plusieurs voitures. Javotte lui proposa d'attendre un instant pour voir défiler ce cortège : le vieillard y consentit, s'imaginant que c'était quelque grand seigneur ou peut-être le monarque lui-même qui parcourait ce beau pays ; mais à peine la voiture de devant, attelée de quatre chevaux, fut-elle vis-à-vis de M. d'Horcourt, que ces cris perçans vinrent frapper son oreille :

« Dieu ! c'est mon père !.... Arrêtez !... arrêtez !.... » A ces mots, la portière s'ouvre et madame de Coulanges, s'élançant vers le vieillard, se précipite dans ses bras et le couvre de baisers. « Quoi ! c'est vous ! lui dit M. d'Horicourt, cherchant à se soustraire aux caresses de sa fille : comment avez-vous pu me reconnaître ? il y a si long-temps que nous ne nous sommes vus ! — Ah ! mon père, répondit madame de Coulanges, respirant à peine, daignez me pardonner ! n'empoisonnez pas un des plus heureux momens de ma vie !.... » Et en achevant ces paroles, elle redoublait de caresses. Pendant ce temps le général avait mis pied à terre avec sa fille et son gendre, ainsi que toutes les personnes qui remplissaient trois voitures à la suite de la première. Il joint ses instances à celles de madame de Coulanges, présente au vieillard Léontine

et son époux, fait hautement l'aveu de ses torts, exprime combien il en a souffert, saisit une main de M. d'Horicourt, la pose sur son cœur, et lui dit avec la plus vive émotion : « Votre place n'a pas cessé d'être là : pourquoi refuseriez-vous de la reprendre ! — Que vois-je, s'écria Léontine, en apercevant Lilia qui cherchait à se dérober à tous les regards, je ne me trompe point : c'est ma sœur ; oui, c'est elle-même. — Comment ! reprit le vieillard, ému malgré lui ; ma petite gouvernante serait ?.... — Ma Lilia ! s'écrie à son tour madame de Coulanges en la reconnaissant : oui, c'est ma fille. Ah ! je vois clair maintenant : que je fus injuste, et qu'elle est bien vengée ! — Ainsi donc, reprit M. d'Horicourt, tandis que vous m'abandonniez, elle me prodiguait sa tendresse ; tandis que vous l'exiliez de votre riche hôtel, que vous la priviez de

tous les plaisirs de son âge, elle mettait tout son bonheur à me distraire de mes chagrins, à soulager mes maux, à vous excuser auprès de moi ! Si vous saviez avec quelle chaleur d'âme, avec quelle adresse elle prenait votre défense ! Si vous saviez de quelle naïveté touchante, de quel aimable enjouement elle a su se couvrir, pour n'être auprès de moi qu'une *petite Gouvernante* !..... Ma Lilia ! créature céleste ! comment pourrai-je jamais m'acquitter envers toi ? — En vous réconciliant avec ma mère, s'écria-t-elle, voilà mon unique but, voilà ma plus douce récompense. — Non, non, reprit le vieillard inflexible ; un oubli si cruel, un semblable abandon.... — Ne furent qu'involontaires, repartit vivement Lilia. Grâce ! grâce toute entière ! et si ma mère fut coupable, ne l'apprenez pas à ses enfans. »

Ce dernier trait pénétra jusqu'au

fond du cœur de M. d'Horcourt : il ne put résister à l'élan généreux de la *petite Gouvernante* ; et tendant ses bras paternels, il y pressa tour-à-tour sa fille, son gendre, Léontine et son époux. Madame de Coulanges y retrouva le bonheur qu'elle désirait depuis si long-temps ; les jeunes mariés, le consentement à leur union. Tous les cœurs étaient épanouis, tous les yeux étaient mouillés de pleurs délicieux ; le général lui-même ne put s'empêcher de laisser couler quelques larmes qu'il cacha bien vite sous ses moustaches. « Il faut, dit-il, que ce jour soit le plus complet de tous ceux que nous avons consacrés au plaisir.... » Et aussitôt il prend son beau-père dans ses bras, le place dans la voiture entre sa femme et Lilia, et les emmène au lieu du rendez-vous, où le récit de cette touchante aventure ne fit que donner à la fête plus de charmes et d'intérêt. Lilia,

en cotte rouge et en simple petit corset , parut à tous les yeux mille fois plus parée que les femmes élégantes qui s'y trouvaient en grand nombre : tout le monde admirait et fêtait la *petite Gouvernante* : son aïeul et sa mère la citaient comme le modèle de la piété filiale. Le général , trop franc pour cacher son émotion , lui voua l'attachement le plus sincère ; et ce fut alors que Lilia , triomphante et satisfaite , offrit la preuve convaincante que , quels que soient les torts de nos parens , nous devons les excuser , les respecter même ; et que le seul moyen de faire cesser leurs injustices , de mettre un terme à leurs rigueurs , c'est de les combattre par la douceur et la résignation.

CONCLUSION.

C'EST aujourd'hui , ma Flavie , ta fête de naissance. Il y a quinze ans , qu'en ce moment même où tu écris sous ma dictée , je te pressai dans mes bras pour la première fois , je posai mes lèvres sur les tiennes , je te couvris des plus douces larmes.... Quel moment !.. Quel souvenir !

Depuis cette époque , qui doubla mon existence et mon bonheur , je ne crois pas avoir un seul instant cessé de te chérir , de t'entourer de mes soins , de te conduire , en jouant avec toi , dans ce premier sentier de la vie , où la nature présente à l'enfance mille obstacles qu'elle ne pourrait surmonter